

CINEMA

Big Brother was watching you

"Déjà vu" n'est pas un film sur une subtilité psychologique mais encore une fois l'histoire du bon américain qui tue le méchant terroriste.

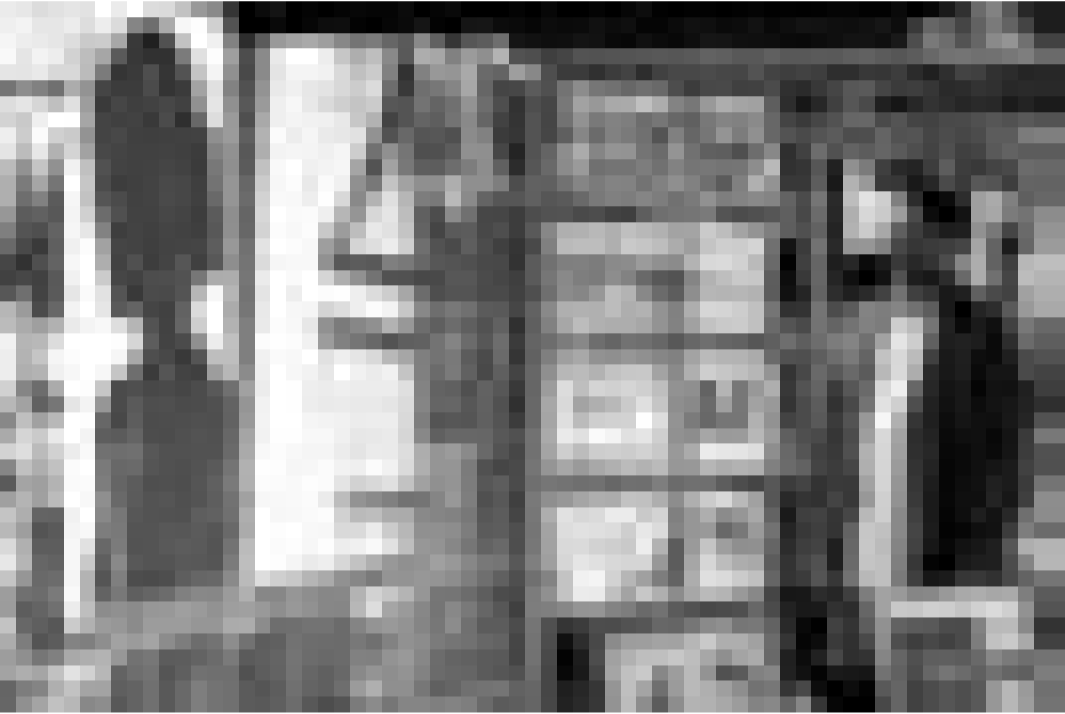
Des hommes de l'U.S.Navy en permission chahutent sur les quais, des écoliers se mettent en rang, excités à l'idée de partir en excursion. Les accès au ferry s'ouvrent. La scène se passe à la Nouvelle-Orléans, sur les bords mouvementés du Mississipi - Algiers Dock, les "docks d'Alger". Nouvelle-Orléans, Alger, plus que des noms de lieu, des avertissements pour tout occidental plus ou moins au fait des turbulences de notre monde. Et de fait lorsque la caméra s'attarde sur les visages de soldats goguenards, de femmes insouciantes, de bambins rieurs - rappelant la scène du Milk Bar dans "La Bataille d'Alger" -, lorsque, finalement, une poupée s'échappe des bras frères d'une douce enfant pour finir engloutie par des flots turbulents, le tout dans un ralenti à vous fendre le cœur, l'audience retient son souffle et un murmure parcourt les rangs Jésus, Marie, Joseph, mais que va-t-il donc arriver ?

Quelques secondes plus tard une bombe déchire les entrailles du navire, arrachant ses passagers à la vie.

Vous l'aurez compris, "Déjà vu" est cet énième film qui a pour moteur les traumatismes de l'Amérique post-11 septembre et ses fantasmes

de sécurité absolue. De prime abord tout n'est pourtant pas à jeter, la mise en scène de Tony Scott ("Domino", "Man on fire") est conventionnelle mais maîtrisée. L'archi-professionnel Denzel Washington est fort passable dans le rôle de l'agent Doug Carlin - il faut dire qu'à force de jouer le même personnage depuis vingt ans il a pris le pli. Les mécréants européens qui composent, à n'en pas douter, la majeure partie du lectorat

de cette publication verraient également avec un certain plaisir Jim Caviezel (le Jésus de "La passion du Christ"), le visage débarrassé de ses croûtes de sang, en fou de Dieu ultrapatriote. Enfin il n'est pas inintéressant de voir les images de la Nouvelle-Orléans après le déluge, son carré français intact mais humide et son sol périurbain parsemé de pavillons, que les flots charrièrent comme de vulgaires boîtes à



On aura tout vu, même la fin de ce navet à la sauce patriotique.

chaussures. En somme la première demi-heure s'écoule honnêtement, sans perturber le spectateur pop-cornophage par d'inutiles surprises.

Puis vient le clou de l'intrigue. Comment Denzel Washington va-t-il s'y prendre pour coincer l'ignoble poseur de bombe? Mais de façon fort élémentaire. Intégré à une nouvelle cellule du FBI, il a accès à un appareillage top secret, qui permet d'ouvrir une fenêtre spatio-temporelle et d'observer les événements qui se sont déroulés voilà quatre jours et six heures. Ainsi notre Time Cop et ses coéquipiers peuvent-ils, tel armés de l'œil de Dieu, pénétrer et observer l'atelier

d'un criminel ou la salle de bains d'une jeune fille. Tout cela sans avoir même besoin d'être couvert par le Patriot Act, l'amendement interdisant d'espionner le passé de ses concitoyens n'existant pas encore. Il est parfois fascinant de constater à quels points certains rêves américains ressemblent à des cauchemars européens.

Mais n'oublions pas que contrairement à notre civilisation décadente, la société américaine est imprégnée par la croyance dans les forces du Bien. Et au cœur de l'œuvre cinématographique dont il est question ici réapparaît cette question philosophique qui depuis les Pères fondateurs anime toute réflexion américaine: un individu, isolé mais plein de bonnes intentions, peut-il changer un destin funeste? Au risque de détruire tout suspense l'on peut révéler que la réponse est: oui! Et à tous ceux qui ne se doutent toujours pas que l'intrigue de ce film est tout à fait conforme au phénomène auquel il doit son nom l'on peut même dire qu'à la fin le méchant terroriste meurt, que les passagers du ferry échappent à la mort et que Denzel Washington emballe la plus belle fille du casting. Alors: déjà vu? Ca tombe bien, comme ça ce n'est pas la peine d'y retourner.

Vincent Artuso

KUNST

labeled, labeled, labeled, labeled

Michel Majerus griff in seinen Arbeiten banale Fragmente der Konsum- und Mediengesellschaft vom Logo bis zu Super Mario auf und machte sie zum Fetisch.

"If we are dead ... so it is". So nennt sich eine Raumfüllende Holzkonstruktion, die einer Skaterbahn ähnelt, deren Fläche mit einzelnen Motiven in Digitaldruck, Acrylfarben und Lack beschichtet ist. Realisiert wurde diese Installation im Jahre 2000 von dem Luxemburger Künstler Michel Majerus (1967-2002), der nur zwei Jahre später bei dem Luxair-Flugzeugabsturz ums Leben kam. In seinem Werk hat sich Majerus nie explizit mit dem Tod auseinandergesetzt. Im Gegenteil: Seine Arbeit war dynamisch und bunt, er arbeitete mit Versatzstücken unterschiedlicher Bildwelten, die er Comics, der Konsumgesellschaft, der Werbung oder der jüngeren Kunstgeschichte entlehnte.

"labeled, labeled, labeled, labeled" steht denn auch in schwarzen Druckbuchstaben auf der großen Skaterbahn. Dies könnte ein Motto von Majerus' Arbeit sein, die sich der Logos, der Identitätsfragmente der schnelllebigen Zeit bediente, und diese verschiedenen Typografien durch eine Art Samplingverfahren - meistens auf weißem Hintergrund - überlagerte. Seine Bilder setzen sich bewusst mit der mediatisierten Visualität auseinander. Er ori-

enterte sich an zweidimensionalen, statischen Piktogrammen der Gamer-Kultur, Signets der Konsumwelt, Computergrafikelementen, Neonschildern sowie Reklameplakaten bis hin zu Designerobjekten. Durch einen Mix aus visuellen Codes weist er einerseits auf die zunehmende Digitalisierung in der Kultur hin und fragt andererseits, ob die Malerei aufgrund dieser neuen Medien nicht anachronistisch geworden ist. Majerus, der sich neben Siebdrucken und Prints nach wie vor der traditionellen Malerei in seinen großen Acrylbildern bediente, setzte denn auch bewusst gestische Malei- rei sowie verlaufende Farben ein, um die teils steril-abgebildeten Design-Ikonografien zu durchbrechen. Trotzdem verstärken seine Bilder aufgrund ihrer schieren Größe - was unter anderem bewirkt, dass sie nicht überall gezeigt werden können - den Fetischaspekt der abgebildeten Slogans oder Comicelemente.

Einen Einblick in das Werk von Michel Majerus, der vorwiegend im Ausland - Los Angeles und Berlin - gelebt und gearbeitet hat, ermöglicht nun eine Ausstellung im Mudam. Zu sehen sind Riesens- formate mit bis zu zehn Metern Höhe und Breite, die oft

aus mehreren Leinwänden zusammengesetzt sind. Aber auch kleinere Bildserien wie etwa die so genannten "MoM-Blocks", bei denen Majerus eine Vielfalt an Mal-techniken auslotete, sind zu besichtigen.

Auch wenn Michel Majerus als Schlüsselfigur einer "neu-

en Generation von jungen Malern" gefeiert wurde, gibt es viele Referenzen in seinen Bildern. Wie etwa sein ehemaliger Lehrer an der Stuttgarter Akademie, der amerikanische Konzeptkünstler Joseph Kosuth. Dieser hatte sich mit dem Verhältnis von Begriff und Wirklichkeit beschäftigt und verarbeitete auf Plakawänden Aussagen zu Kunst und Sprache. Die Ausdrucksweise und die Sujets von Majerus als Fragmente einer Wirklichkeit vom Slogan über den Nike-Schuh bis hin zum Super Mario, erinnern an Pop-

Art, insbesondere an die Factory-Arbeiten von Andy Warhol. Aber auch an die Farb-igkeit eines Frank Stella oder an die Colour Field Paintings eines Barnett Newman fühlt man sich erinnert. Trotzdem hatte Majerus durch seine Assemblagen eine eigene unverwechselbare Art gefunden, insbesondere im Vergleich zu sonst produzierter Kunst in Luxemburg.

Christiane Walerich



Logos werden bei Majerus zu Ikonen.

Michel Majerus, zu sehen im Mudam bis zum 7.5.2007